THIERRY GROENSTEEN

PAROLE DE SINGE

LES IMPRESSIONS NOUVELLES
Jeunesse

« JEUNESSE »

Cet ouvrage est publié
avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Graphisme : Mélanie Dufour
Illustration de couverture : © Anthony Pastor

© Les Impressions Nouvelles – 2012
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Thierry Groensteen

Parole de singe

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Première partie

1

La rencontre

Fragment du *Carnet de voyage* de Régis

Quand je l'ai vu pour la première fois, il était assis sur le sol, ses jambes repliées devant lui, les bras posés sur l'intérieur des cuisses. Il tenait sa tête légèrement baissée, de sorte que je voyais seulement le haut de son crâne imposant. Il se tenait droit, mais son corps donnait pourtant l'impression d'une absolue décontraction, et il me fit penser à un moine bouddhiste en méditation. Sa silhouette massive exprimait une majestueuse dignité.

À l'instant où il releva la tête pour me regarder, je sentis un frisson me parcourir l'échine. Au centre de ce qui, de toute évidence, méritait d'être appelé un visage, un peu enfoncés sous l'épaisse arcade sourcilière, deux petits charbons incandescents semblaient s'être allumés. C'était un regard scrutateur, qui portait sur le visiteur inconnu que j'étais une attention bienveillante et curieuse, sans aucune nuance de suspicion ou d'agressivité.

J'étais tellement ému que j'ai aussitôt eu envie de le dessiner. Mais sans doute était-il prématuré de

commencer tout de suite un premier portrait, à peine les présentations faites, et je décidai qu'il valait mieux laisser le matériel dans mon sac.

Je me souvins aussi, opportunément, de la consigne de prudence que répétaient livres et reportages : ne jamais soutenir le regard d'un gorille, surtout si c'est un mâle dominant, car il perçoit, dans le fait d'être regardé droit dans les yeux, une intention hostile.

Comme je me courbais pour adopter une attitude de soumission, j'entendis éclater le rire d'Helen, qui se tenait en retrait, à deux mètres de moi. Quelle était la raison de cette soudaine hilarité ?

– Je vois que tu as retenu les conseils d'usage. C'est très bien. Mais ils ne s'appliquent qu'aux primates qui évoluent dans leur milieu naturel. Même si nous sommes ici dans la jungle, Pacha, lui, vit avec nous, les humains, depuis son plus jeune âge. Il est habitué à ce que nous échangions des regards et n'y prête plus la même signification.

Je m'étais tourné vers la directrice des lieux pendant qu'elle me fournissait ces explications, et je n'avais pas vu le gorille se lever et se rapprocher de moi. À l'instant où je réalisais qu'il se tenait maintenant dans mon dos, je sentis sa main épaisse se poser doucement sur mon épaule droite.

– *Les amis de nos amis sont nos amis*. Cela vaut pour les gorilles aussi. Il montre que tu es le bienvenu, commenta Helen.

Le geste de Pacha était d'une grande délicatesse, cependant je ne pouvais pas empêcher mon corps de se crisper. C'était, après tout, mon premier contact physique avec un « dos argenté », et, à vue de nez, celui-ci pesait déjà entre cent cinquante et cent quatre-vingt kilos. Je

pivotai doucement pour lui rendre son geste d'amitié, et mon appréhension instinctive s'évanouit presque aussitôt en voyant son visage qu'illuminait maintenant un bon sourire.

Moins d'une minute plus tard, nous nous tenions tous les trois par la main, Pacha entre Helen et moi, et nous sortions de la cuisine pour gagner la terrasse.

2

Conversation sur la terrasse

L'orphelinat pour gorilles fondé par Helen Frazer seize ans plus tôt se trouvait au cœur d'un domaine de plusieurs milliers d'hectares. Quatre huttes de bambou et plusieurs cages s'organisaient autour d'un édifice principal en briques, surélevé et prolongé, sur deux côtés, par une large terrasse couverte. Ce bâtiment servait non seulement de maison d'habitation, mais aussi de centre de recherches et de lieu de stockage pour les denrées périssables. Des panneaux solaires et un groupe électrogène assuraient la fourniture en énergie. Un petit château d'eau complétait l'installation.

Sur une centaine de mètres alentour, le terrain était dégagé. Une clairière naturelle avait été élargie par le déboisement de quelques ares. Une partie du bois avait été utilisée pour construire les structures principales des aires de jeux destinées aux ébats des primates : aux poutres s'accrochaient des passerelles, des balançoires, des filets, des pneus, des cordes et des sacs de pommes de terre qui devaient servir de hamacs. L'ensemble de la zone, que les pluies rendaient boueuse une grande partie de l'année, était ceinturé par une clôture électrifiée.

Une piste carrossable assurait la jonction avec les villages les plus proches et, au-delà, avec N***, le chef-lieu de la région. Un chemin menait au fleuve, qui bordait le domaine à l'ouest. Un autre conduisait au lac. Plusieurs s'enfonçaient dans la forêt, qui fermait la vue de tous côtés. Le regard n'y pénétrait pas, tant la végétation était dense. Mais le craquement des branches, le goutte-à-goutte de l'eau tombant des feuilles, les appels d'animaux variés, les cris des perroquets, les stridulations des insectes faisaient une rumeur qui désignait cette forêt comme le lieu d'une vie intense, tissée d'ombre et de secret.

Pacha était allé se poster à une trentaine de mètres, en équilibre sur une poutre, dans une attitude de guetteur. Régis, lui, s'était assis à une extrémité de la grande table rectangulaire qui meublait la terrasse et observait avec une curiosité candide ce décor nouveau pour lui. Ce séjour d'un mois dans la forêt équatoriale, au milieu des gorilles, s'annonçait comme une expérience excitante et, de nouveau, il avait hâte de se mettre au travail.

– Je n'aime pas beaucoup le terme d'orphelinat, fit observer Helen tout en versant le thé dans leurs deux tasses. Bien sûr, notre travail consiste à recueillir des petits gorillons dont les parents ont été tués par les braconniers, à nous occuper d'eux et à les sauver d'une mort certaine : il ne faut pas oublier que l'on peut craindre l'extinction complète des primates dans quelques dizaines d'années ! Mais ici nous préférons parler d'un sanctuaire, parce que toute la région est protégée. En principe, les animaux peuvent y vivre en paix, loin de la chasse, des conflits armés, de la déforestation, de tout ce qui les menace…

– Tu as dit : en principe ?…

Helen fit une moue éloquente.

– Oui, parce que nous n'avons, pour patrouiller aux limites de cette zone immense, que quelques gardes mis à notre disposition par les services des Eaux et Forêts. Ils ne peuvent empêcher les braconniers d'y faire des incursions, de tuer des gorilles – et avec eux beaucoup d'autres animaux – ou d'allumer des feux qui grignotent la forêt. Entre eux et nous, c'est une guerre incessante… et quelquefois épuisante !

Régis posa un regard admiratif sur cette femme qui, depuis plus de quinze ans, dans ce coin perdu d'Afrique centrale, bravant les tracasseries politiques et administratives, les chasseurs, les trafiquants, les sorciers, les maladies tropicales et les moustiques, exerçait une autorité sans faille sur cette petite communauté de primates et de soigneurs, et réussissait à faire exister son rêve.

Il connaissait l'âge d'Helen, et jugea qu'elle portait bien ses quarante-sept ans. De taille moyenne, elle avait une silhouette fine et nerveuse, à laquelle ses bottes, ses jeans et sa chemise de gros coton auraient prêté une allure quelque peu masculine, s'il n'y avait eu ces longs cheveux châtain tombant en cascade sur ses épaules. Ils encadraient un visage énergique, au teint halé, au nez droit, avec de beaux yeux verts, d'une grande mobilité.

Le silence s'était installé entre eux. Fatigué par un long voyage, Régis semblait s'être abîmé dans une rêverie profonde et souriante. Il avait posé ses lunettes sur la table. C'était sa façon de se retrancher du monde, de faire abstraction de ce qu'il y avait autour de lui et de se laisser dériver au fil d'impressions flottantes. Cette fois, la rêverie du jeune homme ne dura pas plus d'une petite minute, car Helen l'interrompit :

– Nous avons déjà reçu ici la visite d'un ministre, de nombreux fonctionnaires, de plusieurs scientifiques, de quelques photographes…, mais c'est la première fois qu'un auteur de bandes dessinées nous fait l'honneur de sa présence !

– Oui, j'imagine que ma demande a dû t'étonner. Le neveu perdu de vue s'est brusquement souvenu de sa tante partie s'exiler en Afrique et, coucou, le voilà qui débarque avec ses crayons, ses pastels et ses fusains ! En réalité, cela fait très longtemps que je mourais d'envie de venir ici, mais je sentais qu'il me fallait attendre d'avoir une bonne raison…

– Une bonne raison ?

– C'est-à-dire… Tu sais que, dans les histoires que je dessine, les animaux tiennent toujours une place importante, expliqua Régis, qui s'échauffait en parlant. D'ailleurs, mon premier travail professionnel a été d'illustrer une rubrique sur la défense de la nature. Bref, je savais que, tôt ou tard, je mettrais en scène des gorilles. Depuis que je suis tout petit, ils me fascinent. Mais pour écrire le scénario d'une bande dessinée sur les gorilles, je devais trouver une bonne idée…

À cet instant, un bruit de branches cassées ou piétinées se fit entendre en provenance de la forêt, sur leur droite, et Régis suspendit ses explications pour tourner la tête. Pacha manifestait une certaine agitation.

– Ce sont nos bébés qui reviennent, dit Helen en consultant sa montre, qui indiquait un peu moins de 17 heures. On ne les amène pas bien loin, mais il est important que, tout petits, ils se familiarisent avec leur environnement naturel. Le groupe des gorilles plus âgés rentrera un peu plus tard.

Effectivement, Régis ne tarda pas à voir sortir du sous-bois trois femmes africaines – leurs « mères nourricières », précisa Helen – entourées par sept ou huit gorillons. Les uns gambadaient devant elles, d'autres les tenaient par la main. L'un d'eux, sans doute fatigué, ou plus jeune que les autres, était dans les bras d'une des femmes et paraissait endormi. Un autre s'était perché sur l'épaule de sa maman adoptive et s'agrippait à ses cheveux. Pacha s'était approché du groupe et manifestait son contentement en frappant le sol de ses mains et en faisant des vocalises.

Fasciné par ce cortège, Régis se taisait. Cédant une nouvelle fois à sa propension à la rêverie, il paraissait avoir déjà tout oublié de leur conversation.

Cependant il avait piqué la curiosité d'Helen :

– Et alors, cette idée…?

Le jeune homme tressaillit, comme arraché à un songe.

– Quelle idée ?

– Mais… pour ton scénario !… Tu l'as trouvée ?

Prenant tout son temps, Régis prit d'abord un biscuit. Puis il commença son récit…

– Mon scénario met aux prises des gorilles et une équipe d'archéologues spécialisés dans la préhistoire. Tu le sais sans doute, c'est dans la région où nous sommes, pas très loin d'ici, qu'ont été trouvées les plus anciennes pierres taillées de toute l'Afrique centrale. Elles datent de près de quatre cent mille ans. Comme il y a eu très peu de recherches effectuées jusqu'à présent, on ignore à peu près tout des hommes de ce temps-là. Tout ce qu'on sait, c'est que les pygmées sont installés depuis longtemps, probablement cinq mille ans. En tout cas, ils étaient là avant les autres ethnies qui les côtoient aujourd'hui. Et

puis, ces dernières années, on a mis au jour beaucoup de gravures rupestres inscrites dans la roche. Mais elles ne datent que de l'âge de fer, il y a deux mille ans environ. Entre les toutes premières traces d'occupation humaine et ces derniers millénaires s'étend une très longue période qui, du point de vue de l'Histoire, reste encore une page blanche… Ce qui est sûr…

Régis ayant laissé sa phrase en suspens, Helen reprit doucement :

– Ce qui est sûr…?

– Euh… Oui, pardon. Ce qui est sûr, ou du moins très probable, c'est que les hommes de la préhistoire partageaient déjà ce territoire avec les gorilles. Donc, imagine mes archéologues qui s'enfoncent dans la forêt à la recherche de sites paléolithiques. Leur rêve secret serait de trouver une grotte ornée de peintures ou de gravures datant de plusieurs dizaines de milliers d'années…

– Comme il y en a chez toi !, coupa son interlocutrice.

– Ah, tu te souviens que je viens du Périgord ? Tu as raison, c'est de là, naturellement, que vient mon intérêt pour la préhistoire… et peut-être même pour le dessin ! Lascaux, Font-de-Gaume, les Combarelles, Rouffignac… Pendant des années, j'ai vu et revu ces grottes, où nos lointains ancêtres se réfugiaient pour représenter des animaux sur les parois, et avec quel art ! C'est pour ça, aussi, que lorsque j'entends parler de gorilles, je pense toujours à ce moment, encore bien plus lointain, où la lignée qui allait donner naissance aux hommes comme nous s'est séparée de celle des grands singes…

– Excuse-moi, mais je n'ai pas encore compris comment ton histoire allait te permettre de mêler les gorilles et la préhistoire…

– Imagine-toi qu'au plus profond de la forêt, dans la paroi d'une sorte de faille rocheuse, à proximité d'une cascade gigantesque, mes archéologues la trouvent, leur grotte ornée ! Du moins, ils en sont persuadés, car ils suivent les indications d'une carte établie au milieu du XIX^{e} siècle par un explorateur qui, le premier, avait découvert le site, peu de temps avant de mourir dans des circonstances restées mystérieuses. Mais il y a un problème : la grotte est gardée par un groupe de gorilles, qui deviennent agressifs envers quiconque tente de s'en approcher. Les savants sont perplexes. Naturellement, il n'est pas question de tuer ces étranges gardiens pour pouvoir s'approcher de la grotte. Ne sachant quel parti prendre, ils restent là à observer le site, et ils finissent par comprendre que cette caverne représente, pour les singes, une sorte de lieu sacré.

– Comme s'ils protégeaient l'art conservé à l'intérieur !

– Voilà, tu as tout compris, c'est leur conclusion à eux aussi. Passionnant, non ? Mais quel serait le lien entre l'art préhistorique et ces gorilles ? Une première hypothèse serait qu'il s'est passé quelque chose de très fort entre les hommes préhistoriques et les gorilles de ce temps-là ; les hommes auraient ensuite quitté la région mais les gorilles, eux, de génération en génération, auraient entretenu une sorte de mémoire de ce passé lointain ; ils seraient aujourd'hui un peu comme les héritiers d'une civilisation à jamais disparue. Une civilisation dont ils étaient peut-être l'animal vénéré, totémique ! Une autre hypothèse, beaucoup plus osée, je te l'accorde, est que les œuvres qui ornent la grotte – et que mes archéologues finissent évidemment par pouvoir contempler, incrédules – ne sont pas de la main de

l'homme. Ce sont les gorilles eux-mêmes qui les ont créées, en des temps lointains, quand ils possédaient encore un savoir qu'ils auraient perdu depuis !…

Helen resta un moment frappée de stupeur, tandis que Régis appréciait l'effet produit par son récit. Puis elle s'écria :

– Là, tu y vas fort ! Imaginer des gorilles artistes…

Pendant quelques secondes, Régis parut un peu déstabilisé. Mais son enthousiasme naturel reprit rapidement le dessus :

– À vrai dire, je n'ai pas encore choisi entre mes deux hypothèses. Et d'ailleurs, si ça se trouve, j'en inventerai une troisième. Peu importe ! Pour l'instant, je m'en tiens à mon intuition de base : puisque les grands singes sont très semblables à nous du point de vue du patrimoine génétique, puisque nous arrivons à gagner la confiance et l'affection de ceux que nous pouvons côtoyer, je trouve très plausible que nos ancêtres les Cro-Magnons, qui étaient beaucoup plus proches de la nature que nous, aient pu développer avec eux une relation privilégiée…

– Humm, fit Helen. Je dois dire que je n'y avais encore jamais songé, et que tu m'ouvres des horizons…

Après un temps, elle ajouta à mi-voix : « D'ailleurs, il y a des phénomènes d'aujourd'hui qui sont tout aussi difficiles à imaginer… »

Sur le moment, Régis ne prêta pas attention à cette phrase, mais il eut tout le loisir d'y repenser les jours suivants. À ce moment, il ignorait encore tout de l'expérience qu'il allait partager, et qui lui ferait comprendre pourquoi son hôtesse avait prononcé ces mots.

3

Sous la menace des braconniers

Sitôt qu'il entendit s'approcher le deuxième groupe de gorilles, Régis remit ses lunettes et se leva précipitamment. Il ne voulait pas manquer le spectacle. Dans sa hâte à descendre de la terrasse pour aller à leur rencontre, il rata une marche et s'étala de tout son long dans la boue.

Les singes s'étaient rapprochés. Âgés de quatre à neuf ans, ils étaient déjà beaucoup plus grands que leurs congénères de tout à l'heure. Ils n'étaient pas accompagnés par des femmes, mais par deux hommes et un adolescent. Le premier, Félix, un grand noir costaud coiffé d'un chapeau à larges bords, était l'homme à tout faire du sanctuaire. Il était aussi l'homme de confiance d'Helen, quand il ne se laissait pas aller à boire. L'autre homme, plus petit, portait une casquette rouge et se prénommait Maxence. L'adolescent n'était autre que Julien, le fils d'Helen. Il venait d'avoir quatorze ans et ressemblait énormément à sa mère, sauf que ses cheveux à lui étaient bien plus courts et en pétard.

De loin, il avait aperçu le visiteur et s'était détaché du groupe pour courir vers la maison. Quand il fut assez

près pour détailler la silhouette crottée du malheureux Régis, il s'esclaffa bruyamment.

– C'est lui, le dessinateur ? On dirait plutôt un personnage de BD !

Le jeune homme au visage avenant et rieur, au menton en galoche, à la tignasse touffue, ressemblait à une statue de glaise.

Helen lança un regard autoritaire à Julien pour le rappeler à la politesse. Régis, d'un air un peu gauche, lui tendit la main :

– Bonjour. Tu ne t'en souviens certainement pas, mais nous nous sommes déjà vus une fois, il y a longtemps. Chez ton père…

– Possible. Viens donc, je vais te présenter les gorilles !

Et déjà le garçon tournait les talons pour se diriger, à toutes jambes, vers les cages dans lesquelles Félix et Maxence faisaient entrer leurs protégés. Des cartons de lait et des fruits frais, ananas, mangues et bananes, les attendaient à l'intérieur. Alléchés par cette collation, les gorilles ne faisaient généralement pas de difficulté pour regagner leurs cages. Certains jours cependant, ils se montraient plus capricieux, et l'opération « retour à la maison » se transformait en un jeu qui pouvait mobiliser toute l'équipe pendant une bonne demi-heure. Il fallait alors savoir faire montre de persuasion. L'autorité personnelle d'Helen était souvent le meilleur atout : ses pensionnaires à fourrure savaient bien qu'elle était le chef et tenaient à conserver de bonnes relations avec elle.

Ce soir-là tout se passa bien et Julien put présenter chaque gorille à Régis. La cage était grande et divisée en deux parties, entre lesquelles une petite porte assurait la communication. Le sol avait été nettoyé pendant la

sortie en forêt des occupants, puis recouvert de feuilles et de branchages – voire d'arbustes entiers ! – récoltés le matin même. Julien avait invité Régis à rester derrière le grillage, mais lui-même était entré dans la cage où il se sentait visiblement comme chez lui, et il passait d'un gorille à l'autre en prenant soin de ne pas les déranger dans leur repas.

– Voici Pablo et Miko, ce sont des jumeaux. Ils sont ici depuis cinq ans et ils passent leur temps à jouer ensemble. Dans le coin, là, c'est Bignou. Il est plus âgé et bientôt nous essaierons de le réintroduire dans son milieu naturel. Il commence à intéresser Shirley, l'aînée des femelles, qui ne se place jamais très loin de lui et qui cherche à le séduire. Regarde, elle s'est assise là, sur la plate-forme, d'où elle peut l'observer. Les trois autres filles se sont isolées dans l'autre cage…

Régis se déplaça le long du grillage tandis que Julien franchissait la porte basse.

– Celle qui a le nez dans son lait, c'est Gloria. Elle fait tout au ralenti, c'est une contemplative. Moi, je crois qu'elle a une âme d'artiste… comme toi !

À cet instant, Gloria releva la tête. Tout en essuyant du revers de sa main droite le lait qui lui coulait sur le menton, elle fixa un regard interrogateur sur l'inconnu recouvert d'une boue qui, peu à peu, se solidifiait pour former un réseau de croûtes, puis elle se détourna en faisant une moue dégoûtée très expressive. Et le dessinateur se sentit alors honteux d'être si sale devant les gorilles, autant qu'il l'aurait été dans une réception mondaine.

– Et pour terminer, voici Nancy et Lulu… Nancy est la plus curieuse : elle observe tout, elle veut tout toucher, elle fait des expériences… Mais ma préférée c'est Lulu,

poursuivit-il en montrant une petite femelle à l'air espiègle, qui se suspendait à une corde enroulée autour de son bras gauche. Non seulement elle joue très bien au ballon, mais elle adore les chatouilles !

Lulu cligna de l'œil, comme pour confirmer que l'on n'exagérait pas ses talents.

– Voilà, tu connais tout le monde, conclut Julien en sortant de la cage.

À deux pas de là, Félix se tenait prêt à fermer à clé les deux gros cadenas qui verrouillaient la porte.

– Et Pacha ? Il a une cage pour lui tout seul ?

– Oui, il a sa propre cage, mais il n'y passe que peu de temps. Il est presque toujours avec nous, dans la maison. Nous avons à peu près le même âge, lui et moi, et nous avons été élevés ensemble. Alors il fait vraiment partie de la famille, tu comprends ! C'est presque un deuxième enfant pour maman…

– … et un frère pour toi, fit Régis. Dis donc, il y a de quoi épater tes camarades de classe !

– Euh… oui, mais je ne vais pas à l'école, d'ailleurs la plus proche est à cinquante kilomètres d'ici. C'est maman qui nous…, je veux dire qui me fait la classe.

Justement, la voix d'Helen se fit entendre. Elle les hélait depuis la terrasse.

– Julien, il faudrait laisser notre invité s'installer et prendre une douche. Le dîner sera bientôt prêt.

Régis remarqua qu'elle prononçait *Julian*, à l'anglaise. De façon générale, les petites pointes d'accent qui émaillaient ses paroles trahissaient les origines britanniques d'Helen et lui ajoutaient un charme incontestable.

Ils se dirigèrent vers la maison, tout en continuant à bavarder comme de vieux amis.

Vingt minutes plus tard, Régis réapparut sur le seuil, vêtu de propre et portant des livres sous le bras. Le fumet d'un plat de poisson épicé se répandait autour de la maison. Le soleil déclinant empourprait le ciel au-dessus de la forêt, qui ne formait plus qu'une masse sombre et indistincte. Des lampes à pétrole venaient d'être allumées à chaque extrémité de la terrasse, attirant à elles des insectes qui formeraient bientôt deux essaims virevoltants.

La tête de Julien surgit à une fenêtre du rez-de-chaussée :

– Régis, viens voir !

L'intéressé s'approcha et se pencha pour regarder vers l'intérieur. Il découvrit une chambre encombrée de jeux et de livres. Un microscope et un globe terrestre étaient posés sur une armoire basse. Les murs étaient envahis de posters des revues *Géo* et *National Geographic* ; la plupart représentaient des animaux d'Afrique. Julien était assis sur le bord d'un lit protégé par une moustiquaire. Dans le peu d'espace qui séparait le lit de la table, à demi enroulé dans une vieille couverture à carreaux rouges et bleus, Pacha se balançait d'avant en arrière et émettait des sons étrangement modulés, comme s'il chantonnait.

– Il attend que je mette un disque. C'est un de nos rituels. Tous les soirs, il écoute de la musique classique avant de s'endormir.

Tout en disant ces mots, Julien farfouillait dans une pile de CD. Il finit par en extraire un et le posa sur le lecteur. Régis reconnut un quatuor à cordes de Schubert.

– C'est l'un de ses morceaux préférés !

En effet, dès les premières mesures, le visage de Pacha exprima un contentement béat. Le rythme des oscillations de sa tête et de ses mains montrait qu'il

connaissait le morceau par cœur. D'ailleurs il en accompagnait la mélodie par des sortes d'incantations vocales. Régis jugea que ces grognements avaient des inflexions étonnamment humaines.

– J'ai quelque chose à te montrer, moi aussi…

– J'arrive !

Il ne fallut qu'un instant à Julien pour rejoindre son nouvel ami sur la terrasse.

– Tiens ! Ce sont les trois albums que j'ai publiés. Je les ai apportés pour toi.

– *Les aventures de Cannelle*… Super ! J'en lirai au moins un dès ce soir. C'est qui, Cannelle ?

– C'est une jeune fille, de deux ou trois ans plus âgée que toi. Elle habite seule avec son père, un vétérinaire. Elle se passionne pour la nature et, elle vit chacune de ses aventures avec un animal différent. Dans le premier, il s'agissait d'un cheval ; dans le deuxième, d'un renard ; et le dernier tome, qui vient de paraître, met en scène un dauphin.

– Les dessins sont trop beaux ! Tu dessines super bien les animaux !…

– Merci. C'est un peu ma spécialité… et la raison pour laquelle je suis ici.

Comme le reste de l'équipe du sanctuaire s'installait autour de la table, Julien, ravi, emporta les albums dans sa chambre, d'où s'échappait toujours la musique de Schubert. Il revint aussitôt prendre sa place au milieu des autres. Helen commençait à remplir les assiettes. En plus de Félix, de Maxence et des femmes qui s'occupaient des bébés singes, il y avait trois personnes que Régis n'avait pas encore vues. Chantal, une infirmière qui, entre les visites du vétérinaire, assurait le suivi médical de tous les occupants des lieux, hommes et bêtes ; Florent, le

responsable des approvisionnements, et Citseko, un pisteur chevronné qui avait abandonné le métier lucratif de guide pour touristes le jour où il s'était pris de passion pour les gorilles. Désormais, c'était lui qui coordonnait le travail des gardes forestiers. Régis découvrit aussi que Maxence et Citseko avaient leurs épouses auprès d'eux : elles faisaient partie des mères nourricières qui s'occupaient des gorillons. Il y avait là une dizaine de personnes passionnées par leur métier et réunies par une même volonté de sauvegarder la nature et la faune sauvage.

Le repas fut joyeux. Le dessinateur dut réexpliquer, à l'attention de Julien et des autres convives, le projet qui l'amenait dans ce coin perdu d'Afrique centrale, à des milliers de kilomètres de son atelier parisien. Et il eut à répondre à une foule de questions sur son métier. Quand chacun eut satisfait son appétit et sa curiosité, Helen donna le signal d'une brève réunion de travail. Comme chaque soir, on procéda à une mise en commun des événements de la journée. Des traces de la présence de braconniers avaient une fois de plus été relevées dans les environs proches. Citseko avait trouvé une cache à munitions dans un arbre creux, et Félix posa sur la table une série de collets ramassés dans la forêt.

– Ils attrapent les gorilles au collet ?, s'enquit Régis.

– Non, répondit Helen. Les collets sont destinés à d'autres animaux, comme les antilopes. Cependant il arrive que des gorilles s'y laissent prendre ; ils parviennent généralement à se libérer, mais ils peuvent garder de vilaines blessures. D'autres tombent dans des fosses au fond tapissé de pieux effilés, alors que ces pièges sont destinés à d'autres animaux.